

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

JOURNAL DE ROUBAIX

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

INSERTIONS:

Annonces: la ligne... Réclames... Faits divers... On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et C<sup>o</sup>, 8, place de la Bourse; à Bruxelles, à l'Office de Publicité.

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Table with 2 columns: Item (e.g., 3 0/0, 4 1/2, Emprunts) and Price/Value. Includes sub-sections for 15 OCTOBRE and 16 OCTOBRE (Services gouvernemental).

Table with 2 columns: Action (Banque de France, Société générale, etc.) and Value. Includes sub-sections for Dépêches commerciales and Bourses étrangères.

DEPÊCHES COMMERCIALES (Service particulier du Journal de Roubaix). New-York, 15 octobre. Change sur Londres, 4.78 1/2; change sur Paris, 523 3/4.

ROUBAIX 16 OCTOBRE 1875. Bulletin du jour. Une scène de comédie politique vient de se passer au Parlement de Bavière.

LE PARDON DU MOINE PAR RAOUL DE NAVERY. XV. LA FÊTE DU CORPUS DEI. (Suite). Le souffle d'une passion généreuse court dans les scènes de ses drames.

que nos lecteurs connaissent, adresse dans laquelle la majorité demande le renvoi du ministère inféodé à la politique de M. de Bismarck. Un orateur catholique, dans la discussion, a reproché à ce parti libéral-national de viser à faire de l'Allemagne un seul Etat, c'est-à-dire à l'annexion de la Bavière déjà commencée.

aux élections générales. Pour la dignité de l'Assemblée, comme pour l'intérêt public, le vote doit être unanime. Nul soupçon de victoire des révolutionnaires. Rien qui ressemble à la dissolution, dont ils ont fait tant de fracas; plus de mort violente ou simplement précocée. C'est la fin naturelle et calme d'une carrière parcourue jusqu'au bout, avec des fautes et des erreurs, sans doute, mais non sans honneur et sans fruit pour la France.

point se montrer rebelle à la loi du pays réglant pour cinq ans le jeu des institutions françaises, que de les respecter ponctuellement, pendant la durée fixée par elle-même, et de regarder au-delà de ce terme, comme idéal à poursuivre, ce qui fut, sous une forme ou sous une autre, pour les esprits d'élite de tous les temps, le type du meilleur gouvernement de l'humanité régénérée par le Christ.

gauche, ni aucune des droites, ni comité des neuf, ni aucun des membres de l'Assemblée; laissons les personnes, allions au fond des choses. Je briserais ma plume plutôt de la livrer à de stériles récriminations, et si j'ose tracer quelques lignes sur un sujet aussi délicat que celui de cette belle entreprise déçue, c'est que je crois fermement à la bonne foi de ceux qui l'ont tenté. On a été jusqu'à dire de certains que, tendant un piège, ils voulaient un échec. Sur l'entreprise elle-même on a jeté le mot de comédie. Non! la grande espérance d'octobre 1873 n'a été ni un piège ni une comédie; plus d'une fois j'ai vu des yeux mouillés de larmes à cet ineffable souvenir. Je repousse plus vivement encore les odieuses calomnies lancées contre M. le comte de Chambord. Je l'ai vu, à l'heure de ses nobles angoisses, et, ce n'est point pour lui, inaccessible à ces attaques, c'est pour moi-même, pour la satisfaction intime de ma conscience, que j'aime à crier aux quatre vents du ciel: La lettre du 27 octobre a été dictée par les plus purs sentiments: la crainte de monter en fraude sur le trône, et un amour ardent de la vérité, qui le poussa à déchirer les voiles accumulés sur l'opinion publique, par un document mal conçu et l'absence du seul qui dût faire foi. Le prince a voulu tout l'accomplissement de son devoir royal. Si son regard n'atteignait pas le but, c'est qu'il portait trop haut et non trop bas: voilà pourquoi, si la couronne s'éloigna de son front, l'aurore y resta.

lutionnaire, à toutrisque elle l'eût tenté. La preuve qu'elle ne l'était point, c'est qu'elle n'a point fait cela, ni rien de pareil. Ce respect du Trône légitime demeurera un titre pour l'Assemblée nationale. Il doit être recueilli par l'histoire, car à lui seul il lui assigne un rang au-dessus d'autres Parlements moins consciencieux. Si c'est toujours pour elle une faute, et pour l'histoire: une énigme qu'elle n'ait point, avec des convictions monarchiques, refait la royauté, ce qui l'honore, c'est de n'avoir fondé aucune usurpation. En se jetant dans une autre voie, elle a du moins gardé purs le principe et les princes. Que le principe et les princes lui en tiennent compte.

CHRONIQUE. Une réunion des membres de la gauche républicaine présents à Paris a lieu demain chez M. Jules Simon. Elle a pour but de s'entendre sur la déclaration faite par M. Buffet à la séance de la commission de permanence. La plupart des députés semblent résolus à accepter immédiatement le débat et à voter une fois pour toutes la question du scrutin de liste et du scrutin d'arrondissement.

M. le duc d'Audiffret-Pasquier, qui est revenu de ses propriétés du département de l'Orne, ne cessera plus de séjourner soit à Paris, soit à Versailles, afin de pouvoir régler toutes les questions qui se rattachent aux travaux législatifs de la prochaine session. Jeudi, avant la séance de la commission de permanence, le président de l'Assemblée a eu à ce sujet une première conférence avec le chef du cabinet.

Les journaux de la Gironde nous donnent le récit d'une réception par M. Thiers, de MM. Fourcand, Dupuy, députés de la Gironde, et M. Mauriac, ancien maire. M. Thiers leur aurait dit qu'il était devenu républicain par nécessité et que la république était le seul état possible pour la France. Dans la conversation, il n'a été question que de ce qu'il a fait pour son pays; il aurait déclaré qu'une restauration orléaniste était une chimère. Il se serait longuement étendu sur son voyage à l'étranger, à la suite du 4 septembre.

Le maréchal de Mac-Mahon, qui était venu passer vingt-quatre heures dans le département du Nord, chez M<sup>me</sup> Lambrécht, veuve de l'ancien ministre de l'intérieur, est de retour depuis jeudi soir à l'Elysée. Hier matin, à neuf heures et demie, le chef de l'Etat a présidé le conseil, auquel assistaient tous les ministres sans exception. Après avoir réglé définitivement le mouvement préfectoral qui, suivant les probabilités, paraîtra aujourd'hui ou demain au plus tard, le cabinet a dû commencer l'examen des diverses questions soulevées par la reprise prochaine des travaux parlementaires. On parle d'un message qui serait envoyé à l'Assemblée nationale afin d'affirmer une fois de plus l'accord qui règne aujourd'hui entre tous les membres du cabinet. Mais ce n'est là qu'une simple hypothèse et nous croyons qu'il convient d'attendre pour être fixé sur ce point. On lit dans l'Univers: « Nous avons reçu, ce matin, une offre de trois mille francs pour l'église

sommet auquel elle avait atteint elle devait tomber dans le gouffre de l'oubli. Tout s'épanouissait en même temps dans cette terre merveilleuse. Miguel Cervantès racontait avec une fine ironie les méaventures du dernier des chevaliers d'Espagne, le Tisserand de Ségovie, la Secrétaire offense, Vengeance secrète, drames magnifiques dont les beautés ne furent jamais dépassées, attirant la foule au théâtre. Tandis que les livres de Cervantès apparaissent et que l'on jouait les pièces de Calderon, Murillo peignait ses madones, Zurbaran reproduisait ses moines austères, Ribeira racontait le martyre des saints avec des éclats de génie ressemblant à de la colère, et Vélasquez, l'ami du roi, préparait la chute du comte d'Olivarez, marquis de San Lucar, tout en peignant des portraits merveilleux et des scènes de la vie populaire. On jouait la Dévotion à la Croix sur un théâtre en plein air. Quelle salle, d'ailleurs, aurait pu contenir cette foule pressée, avide, enthousiaste. Les places publiques suffisaient à peine, on s'étouffait, on se massait. De temps en temps sortait de cette multitude un cri de terreur, le gémissement d'un curieux qui s'affaissait et que l'entassement du peuple empêchait de secourir.

En dépit de la vigueur de leurs pommons, les acteurs ne pouvaient certes espérer se faire entendre de cette multitude; mais elle regarderait les splendeurs de la mise en scène, elle verrait se donner ces grands coups d'épée qui la faisaient tressaillir de joie et de terreur. Elle prendrait parti pour le héros de la pièce, qui ne serait peut-être ni un saint, ni même un juste, mais dont la conversion finale rendrait plus magnifique le pouvoir du crucifix, que Calderon voulait exalter. Enfin, les rideaux fermant la scène s'écartèrent; le peuple poussa un cri de joie et battit des mains. On applaudissait d'avance, de bonne foi. On voulait, à la fois, s'amuser et s'édifier. Le rôle d'Eusèbe de la Croix, le héros du drame, est loin d'être exemplaire; mais abandonné jadis au pied d'un Calvaire, il a fait de la croix sa dévotion exclusive, et quelque irrité qu'il soit, quelque entraîné qu'il se sente par une passion, dès l'heure où le signe de la rédemption est invoqué devant lui, son courroux cesse, la raison lui revient, il se sent vaincu. C'est grâce à cette confiance dans le crucifix, qu'en dépit de ses fautes, de ses crimes, qu'Eusèbe mérite de sentir retomber sur sa tête l'absolution du prêtre à sa dernière heure; c'est à cette adoration du signe rédempteur que Julia, doit, au moment

où sa vie est menacée, d'embrasser le Calvaire en s'écriant: — Croix divine, sachez-moi! Je jure de vivre et de mourir dans la pénitence! Alors la foule cria d'une seule voix: — Miracle! grand miracle! Et suivant l'usage, le principal acteur du drame reparut, et s'inclinant devant les spectateurs, leur dit: — Ainsi finit la comédie étonnante de la Dévotion de la Croix. Que son auteur soit heureux, et parlez-moi ses fautes! Alors il y eut dans cette multitude un élan d'indescriptible enthousiasme. Jamais aucun auto n'avait obtenu un pareil succès. Ce n'était pas de l'admiration, mais une sorte de frénésie; les spectateurs se trouvaient en ce moment à la hauteur même du dramaturge. Si, suivant la belle expression de Raphaël, « comprendre, c'est égaler », tous les pieux assistants réunis pour applaudir l'acte sacramental du prêtre Calderon, étaient soulevés par la puissance de son génie, et en subissaient l'influence avec une ferveur insitée. Miguel et Alonso Cano n'avaient pas été les moins émus par ce magnifique spectacle. Les derniers applaudissements se fondirent dans le premier chant des

hymnes: la procession sortait de la cathédrale. Aux agitations de la scène succédait subitement un recueillement pieux. Les fidèles suivaient la croix pour laquelle on venait de leur inspirer un filial respect. La procession descendait avec une majestueuse lenteur la place et les rues voisines. Devant l'ostensoir toutes les têtes s'inclinaient, tous les genoux se ployaient sur le pavé. Après le clergé, les religieux, venaient les pénitents des confréries diverses. Puis la foule, une foule sans cesse grossissant suivait les madones, les images de saints, les crucifix miraculeux, les chasses royalement décorées. Nous ne connaissons point en France l'exaltation du sentiment religieux, tel que le comprennent les Italiens et les Espagnols. Ou ils mettent leur foi, nous voulons opposer notre raison; à la place de leur enthousiasme, nous mettons notre scepticisme. L'esprit de Voltaire a passé sur la France comme un vent glacial, et le rationalisme nous a enlevé le plus pur de notre âme. Mais en Espagne la foi n'a point subi ces transformations; de l'autre côté des Pyrénées la croyance est la même qu'il y a deux siècles.

Dans tous les quartiers de la ville se dérouleront successivement les pompes de la procession. Ce fut seulement après sa rentrée dans l'église, que la foule, se pressant du côté de la cathédrale, osa manifester son opinion sur les œuvres d'art qui se trouvaient exposées sur les marches et dans les environs de l'église. Tout ce que la ville de Madrid comptait de grands artistes étaient là. Beaucoup d'entre eux avaient envoyé des toiles signées, d'autres plus modestes et curieux de connaître l'opinion générale, sans lui permettre de subir l'influence d'un nom célèbre ou d'un anagramme connu, avaient négligé de signer leurs œuvres, souhaitant auparavant les entendre louer ou critiquer par la foule. L'Espagnol ne pouvait manquer cette occasion de comparer les progrès de ses anciens compatriotes, et de chercher quel rang leur devait être assigné parmi les artistes contemporains. Fier de son succès, de sa personnalité, il parcourait les rues de Madrid encombrées de curieux et de chefs-d'œuvre.

(A suivre).